

MeToo or not MeToo ?

Consentement sexuel et changement normatif au prisme de trajectoires individuelles féminines

Rébecca Lévy-Guillain

DANS **POLITIX** 2023/1 (N° 141), PAGES 47 À 72

ÉDITIONS **DE BOECK SUPÉRIEUR**

ISSN 0295-2319

DOI 10.3917/pox.141.0047

Article disponible en ligne à l'adresse

<https://www.cairn.info/revue-politix-2023-1-page-47.htm>



CAIRN.INFO
MATIÈRES À RÉFLEXION

Découvrir le sommaire de ce numéro, suivre la revue par email, s'abonner...

Flashez ce QR Code pour accéder à la page de ce numéro sur Cairn.info.



Distribution électronique Cairn.info pour De Boeck Supérieur.

La reproduction ou représentation de cet article, notamment par photocopie, n'est autorisée que dans les limites des conditions générales d'utilisation du site ou, le cas échéant, des conditions générales de la licence souscrite par votre établissement. Toute autre reproduction ou représentation, en tout ou partie, sous quelque forme et de quelque manière que ce soit, est interdite sauf accord préalable et écrit de l'éditeur, en dehors des cas prévus par la législation en vigueur en France. Il est précisé que son stockage dans une base de données est également interdit.

MeToo or not MeToo ?

Consentement sexuel et changement normatif au prisme de trajectoires individuelles féminines

Rébecca Lévy-Guillain

Résumé – Dans le contexte post-MeToo, le consentement sexuel a pris de l'importance dans les débats publics et apparaît dans des discours dénonçant les violences sexuelles et véhiculant un nouveau modèle de « bonne » sexualité égalitaire. À partir d'une enquête par entretiens biographiques menée auprès de femmes hétérosexuelles âgées de 18 à 65 ans et issues de différents milieux sociaux, cet article s'intéresse au changement normatif en matière de sexualité qui s'opère, au niveau individuel. Il examine les conditions par lesquelles les femmes sont amenées à substituer à leurs représentations biologiques et différentialistes de la sexualité, forgées lors de leurs premières socialisations, de nouvelles grilles de lecture constructiviste influencées par les savoirs féministes et thérapeutiques. Après la présentation de quatre portraits d'enquêtées, l'analyse met en évidence le rôle de trois facteurs sociaux intervenant dans le changement de référentiel normatif : l'expérience de chocs émotionnels rendant visibles les violences symboliques subies, l'attribution de légitimité aux discours porteurs des nouvelles représentations et la disponibilité biographique rendue possible par certaines configurations relationnelles. L'article montre ainsi que la classe sociale n'est pas le principal déterminant de la transformation des visions individuelles de la « bonne » sexualité depuis MeToo.

Mots clés – consentement sexuel, sexualité, normativité, chocs émotionnels, idées féministes, savoirs thérapeutiques

En octobre 2017, Alyssa Milano lance le hashtag #MeToo pour que les victimes de violences sexuelles parlent de leurs expériences. Celui-ci donne rapidement lieu à une vague de témoignages sur les réseaux sociaux¹ et suscite plus généralement une multiplication des discours sur le consentement sexuel dans l'espace public. Ces discours critiquent la régulation sociale actuelle de la sexualité en mettant en exergue l'ampleur du phénomène des violences sexuelles et des expériences non désirées vécues par les femmes, les conséquences psychologiques néfastes de ces violences et le processus de culpabilisation des victimes². Ils véhiculent aussi de nouvelles normes en contestant l'origine biologique des différences entre sexualité masculine et féminine et en insistant plutôt sur leur origine sociale : celles-ci seraient le produit de rapports de pouvoir asymétriques. Puisant dans les savoirs féministes et thérapeutiques, ces discours font alors la promotion de nouveaux modèles de conduite fondés sur la culture du consentement³. Les hommes sont sommés de se montrer attentifs aux désirs de leurs partenaires, tandis que les femmes sont enjointes à s'affirmer, c'est-à-dire à exprimer leurs désirs et à poser leurs limites. Depuis 2017, se diffuse dès lors dans l'espace public un nouveau système normatif en matière de sexualité centré sur le consentement et supposé remplacer le précédent.

Les recherches en sciences sociales et en histoire ont montré que les modèles de « bonne » sexualité se sont transformés au fil du temps. Dans l'Antiquité grecque et romaine, c'est la philosophie stoïcienne qui en définit les contours. La sexualité féminine doit s'inscrire dans le cadre conjugal et être à but procréatif ; celle des hommes n'est pas soumise aux mêmes contraintes mais doit tout de même satisfaire certaines conditions afin de mettre symboliquement en scène une forme de domination masculine⁴. À cette époque, l'égalité entre les partenaires d'un acte sexuel n'est pas concevable car la sexualité signifie une « action sur » et exprime un privilège (celui du sujet pénétrant)⁵. Avec l'influence du christianisme, la reproduction et la conjugalité monogame regagnent ensuite de l'importance y compris pour les hommes tandis que la liste des pratiques susceptibles d'être qualifiées de « mauvaise » sexualité s'élargit incluant désormais l'adultère, l'inceste, la masturbation, les pratiques de sexualité anale et orale ainsi que certaines positions sexuelles. À partir de la fin du XIX^e siècle, l'autorité morale se déplace de l'Église vers des savoirs scientifiques, essentiellement médicaux et psychiatriques. Plusieurs pratiques (différentes pour les femmes et pour les hommes) telles que le masochisme, le sadisme, la zoophilie

1. Mendes (K.), Keller (J.), Ringrose (J.), « Digitized narratives of sexual violence: Making sexual violence felt and known through digital disclosures », *New Media & Society*, 21 (6), 2019.

2. Cavalin (C.), Da Silva (J.), Delage (P.), Despontin-Lefèvre (I.), Lacombe (D.), Pavard (B.), *Les violences sexistes après #MeToo*, Paris, Presses des Mines, 2022.

3. Fenner (L.), *Everywhere and nowhere: Consent in contemporary sexuality. A French-American comparison*, Thèse pour le doctorat de démographie, Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, 2019.

4. Veyne (P.), *Amour et sexualité en Occident*, Paris, Le Seuil, 1991.

5. Steinberg (S.), *Une histoire des sexualités*, Paris, PUF, 2018.

ou le fétichisme sont alors qualifiées de perverses et envisagées sous l'angle des perturbations du développement psychique. Jusqu'au milieu du XX^e siècle, la « bonne » sexualité dépend dès lors essentiellement du statut des partenaires et du but de la sexualité (et dans une moindre mesure du type d'actes réalisés)⁶. Dans les années 1970, les mouvements féministes de la seconde vague portent une critique radicale sur la normativité sexuelle en vigueur car celle-ci est accusée de participer à la domination masculine. Elle conduirait à exercer une forme de contrainte sur le corps des femmes, davantage considérées comme des objets de désir que des sujets désirants ; à privilégier le plaisir des hommes ; et à banaliser les violences sexuelles au nom des pulsions sexuelles masculines⁷. Inspirés par les savoirs de la sexologie, de nouveaux modèles de « bonne » sexualité, centrés sur le plaisir et la quête de l'égalité, sont alors définis et encouragés⁸.

Si la littérature a étudié les déplacements successifs des modèles de « bonne » sexualité, elle a surtout investigué les mécanismes qui sous-tendent le renouvellement normatif au niveau macro en s'intéressant au développement de différents types de savoirs, en examinant le rôle des mouvements sociaux (notamment féministes) et en tenant compte des grandes transformations sociales (évolution des modes de vie avec l'entrée des femmes sur le marché du travail, innovations techniques, etc.)⁹. Les travaux existants se sont en revanche moins penchés sur les dynamiques qui sous-tendent les transformations des référentiels normatifs en matière de sexualité au niveau individuel. Autrement dit, ils ont peu interrogé comment se propagent les nouvelles normes dans l'espace social, une fois celles-ci forgées par les entrepreneurs/euses de morale. Or c'est en se diffusant que les nouveaux systèmes de représentations produisent du changement social. Dans cet article, on explore dès lors comment, dans le contexte post-MeToo marqué par l'explosion des discours sur le consentement, les individus sont amenés à substituer à leurs représentations biologiques et différentialistes de la sexualité, forgées lors de leurs premières socialisations, de nouvelles grilles de lecture issues des savoirs thérapeutiques et féministes.

Les recherches qui ont investigué les processus par lesquels les femmes et les hommes s'approprient les idées féministes ou les savoirs thérapeutiques ont documenté les transformations de représentations du genre et des normes associées mais ne se sont pas spécifiquement intéressées au cas de la sexualité. Marion Charpenel¹⁰ donne à voir comment le partage du vécu individuel

6. Bozon (M.), « Les significations sociales des actes sexuels », *Actes de la recherche en sciences sociales*, 128 (1), 1999.

7. Ruault (L.), « Libération sexuelle ou « pression à soulager ces messieurs » ? Points de vue de femmes dans les années 68 en France », *Ethnologie française*, 174 (2), 2019.

8. Rebreyend (A.-C.), *Intimités amoureuses. France 1920-1975*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2008.

9. Bozon (M.), *Sociologie de la sexualité*, Paris, Armand Colin, 2018.

10. Charpenel (M.), « Les groupes de parole ou la triple concrétisation de l'utopie féministe », *Éducation et sociétés*, 37 (1), 2016.

amène les femmes à repérer des récurrences dans leurs expériences intimes (comme par exemple le fait de vivre des violences conjugales) et encourage ce faisant la solidarité féminine. Dans leur enquête auprès de femmes résidant dans une ville moyenne de province et ayant participé à des groupes de femmes dans les années 1970, Catherine Achin et Delphine Naudier¹¹ montrent quant à elles que la confrontation à des modèles d'émancipation a tendance à susciter la remise en cause de certaines normes de genre dans la sphère domestique et la redéfinition de nouveaux modèles de conduite. Les femmes se reconnaissent dans la trajectoire de vie des démonstratrices Tupperware car elles connaissent initialement la même réalité conjugale. Ce processus d'identification leur permet alors de découvrir des alternatives et d'envisager des perspectives d'avenir jusque-là impensables (divorce, activité professionnelle, etc.). Viviane Albenga et Laurence Bachmann¹² soulignent par ailleurs l'influence des styles de vie transgressifs dans l'appropriation des cadres de représentation féministes : pour les femmes appartenant aux classes moyennes, les lectures féministes offrent la possibilité de légitimer des pratiques qui sont déviantes par rapport aux formes dominantes de la féminité. Dans son enquête auprès des jeunes hommes issus de familles aisées et inscrits dans des internats thérapeutiques pour soigner leurs troubles d'addiction, Jessica Pfaffendorf¹³ montre pour sa part le rôle combiné de l'influence institutionnelle et des parcours biographiques. En s'emparant des savoirs thérapeutiques véhiculés par l'établissement, les étudiants peuvent abandonner leurs conduites jugées pathologiques et en investir de nouvelles, légitimées par ces théories, qui leur permettent ainsi de conserver une bonne image d'eux-mêmes et de maintenir un certain prestige auprès de leur entourage. Enfin, l'étude de John L. Oliffe *et al.*¹⁴ met en relief le poids de certains événements. Elle montre plus précisément comment les ruptures conjugales encouragent les hommes à se saisir des savoirs thérapeutiques de façon à développer des compétences en matière de communication et de gestion émotionnelle et ainsi ce qu'ils perçoivent comme ayant été des erreurs.

Ce corpus met au jour plusieurs facteurs favorisant le changement de référentiel normatif, dont notamment le fait de se trouver dans une position de dominé.e (du fait de son identité sociale ou de ses pratiques transgressives) et le fait d'être exposé.e à de nouvelles grilles de lecture jugées légitimes. À partir du cas du consentement sexuel, cet article s'inscrit dans le prolongement de

11. Achin (C.), Naudier (D.), « La libération par Tupperware ? Diffusion des idées et pratiques féministes dans de nouveaux espaces de sociabilité féminine », *Clio. Femmes, Genre, Histoire*, 29 (1), 2009.

12. Albenga (V.), Bachmann (L.), « Appropriations des idées féministes et transformation de soi par la lecture », *Politix*, 109 (1), 2015.

13. Pfaffendorf (J.), « Sensitive Cowboys: Privileged Young Men and the Mobilization of Hybrid Masculinities in a Therapeutic Boarding School », *Gender & Society*, 32 (2), 2017.

14. Oliffe (J.), Kelly (M.), Gonzalez Montaner (G.), Seidler (Z.), Ogrodniczuk (J.), Kealy (D.), Rice (S.), « Pathways and Patterns for Communication with Intimate Partners: Men's Retrospectives After a Relationship Breakdown », *Men and Masculinities*, OnlineFirst, 2023.

ces réflexions et cherche à approfondir la compréhension des mécanismes de changement des représentations individuelles au fil de la vie faisant suite à l'appropriation de grilles de lecture féministe et thérapeutique.

Les analyses s'appuient sur 130 entretiens réalisés entre 2019 et 2022 auprès de 67 femmes et de 63 hommes âgés de 18 à 65 ans. Comme l'enquête révèle que, comparées aux hommes, les femmes sont beaucoup plus nombreuses à changer de vision de la sexualité au cours de leur vie et ne le font pas exactement dans les mêmes circonstances, on se concentre ici sur les transformations féminines des représentations de la sexualité. Par ailleurs, des recherches récentes ont montré que, dans le contexte post-MeToo, les étudiantes ont globalement tendance à changer de conception de la sexualité après leur entrée dans l'enseignement supérieur parce qu'elles évoluent dans des groupes de sociabilité sensibilisés aux analyses féministes de la sexualité et sont dès lors influencées par cette homogénéité des représentations¹⁵. C'est pourquoi on s'intéresse essentiellement ici aux autres femmes, c'est-à-dire aux jeunes femmes issues des classes populaires qui n'ont pas poursuivi leurs études au-delà du baccalauréat et aux femmes plus âgées, de toute origine sociale, qui sont déjà entrées sur le marché du travail au moment où le mouvement MeToo apparaît. Les étudiantes ne sont pas exclues de l'analyse mais on ne discute pas des dynamiques de transformations des représentations qui leur sont spécifiques. Parmi les 67 femmes interrogées, 32 ont changé de vision de la sexualité depuis le mouvement MeToo. Elles appartiennent pour la plupart aux fractions culturelles des classes moyennes et supérieures bien que quelques jeunes femmes issues des classes populaires soient également concernées.

Globalement, toutes partagent la même trajectoire : après une période de crise, elles deviennent plus sensibles aux analyses de la sexualité issues des savoirs féministes ou thérapeutiques auxquelles elles étaient pourtant déjà exposées (au moins depuis MeToo). La découverte de ces nouvelles perspectives suscite chez elles des réflexions, les amène à discuter du sujet avec leur entourage et les encourage à amorcer des changements au niveau de leurs pratiques. Lorsqu'elles peuvent effectivement ajuster leurs comportements, elles se stabilisent progressivement sur une nouvelle conception de la sexualité héritée de leurs lectures récentes. Par rapport aux 35 autres femmes interrogées dont les représentations de la sexualité n'ont pas bougé, les 32 femmes concernées par le changement de vision présentent plusieurs particularités : elles problématisent leur mal-être et commencent à questionner les normes suivies après avoir fait l'expérience de chocs émotionnels, elles attribuent de la légitimité aux

15. Albenga (V.), « La socialisation au féminisme des étudiant-es par les médias après #MeToo », *Politiques de communication*, 17 (2), 2022 ; Soudre (N.), *S'abonner pour se distinguer ? Enquête sur les recompositions du genre et de la sexualité à travers les usages sociaux de comptes Instagram dédiés à l'épanouissement sexuel*, mémoire de sociologie, Paris, EHESS, 2021.

analyses qu'elles découvrent et enfin elles disposent de marges de manoeuvre pour modifier leurs manières de se comporter dans la sexualité.

Pour illustrer en détail les manières dont ces différents éléments s'imbriquent et rendent possible l'évolution du regard porté sur la sexualité, on choisit de développer, dans la première partie de l'article, quatre trajectoires d'enquêtées. On présente le cas de deux femmes (Alison et Amanda) dont les parcours de changement de représentation sont tous deux linéaires mais donnent à voir des déclinaisons différentes des expériences fonctionnant comme des chocs émotionnels. On décrit ensuite la trajectoire de Julia dont la transformation des représentations en matière de sexualité procède en deux temps et permet de mettre au jour le rôle crucial de la configuration relationnelle dans laquelle les femmes se trouvent engagées. Enfin, le cas d'Hélène qui ne change pas de représentations malgré la survenue de chocs émotionnels et une configuration relationnelle *a priori* favorable offre un cas négatif et permet de mettre en exergue l'importance de la légitimité attribuée aux nouvelles grilles de lecture. Dans la partie suivante, à partir de ces quatre cas présentés mais aussi des autres entretiens, on analyse en détail chacun des facteurs sociaux intervenant dans le changement de représentations en matière de sexualité, tout en discutant les façons dont l'appartenance sociale de classe joue.

Quatre trajectoires de transformation des visions de la sexualité

Alison¹⁶ : un changement de représentations précoce

Âgée de 23 ans, Alison est diplômée d'un bac professionnel « gestion des milieux naturels » et aspire à devenir fauconnière mais est actuellement au chômage. Elle habite avec sa mère, employée administrative, à Rambouillet. Au cours de son enfance, elle grandit dans un environnement familial au sein duquel la sexualité est « tabou » notamment pour les filles :

E : Comment tu as acquis des connaissances dans le domaine de la sexualité ?

A : « Surtout pas ma famille déjà. Parce que ma mère je suis sa petite fille donc voilà. Et j'ai pas eu de père donc j'ai pas appris via ma famille en tout cas. C'était un truc très tabou, je suis une petite fille, je suis une fille on parle pas de ce genre de choses. »

Elle est au contraire fortement imprégnée par l'idéal de l'amour romantique *via* son visionnage fréquent des films Disney et sa lecture régulière des romans sentimentaux des collections Harlequin, qui véhiculent une vision naturalisante des différences entre les femmes et les hommes¹⁷. Ce faisant, elle intériorise l'idée

16. Les prénoms des enquêtées ont été anonymisés.

17. Damian-Gaillard (B.), « Les romans sentimentaux des collections Harlequin : quelle(s) figure(s) de l'amoureux ? Quel(s) modèle(s) de relation(s) amoureuse(s) ? », *Questions de communication*, 20 (2), 2011.

Encadré méthodologique

Cet article s'appuie sur les matériaux collectés dans le cadre d'une recherche doctorale portant sur les recompositions de la sexualité et des rapports de genre dans un contexte de diffusion de la catégorie féministe du consentement et d'un modèle de « bonne » sexualité égalitaire. Les analyses développées ici proviennent principalement des 67 entretiens biographiques centrés sur la sexualité et menés auprès de femmes âgées de 18 à 65 ans – les plus jeunes étant nées en 2001 –, résidant en France dans des territoires divers (métropoles urbaines, petites et moyennes villes, zones rurales) et issues de différents milieux sociaux. Ces entretiens ont été conduits entre avril 2019 et mai 2022 et ont duré entre 1h30 et 4h30 avec une durée moyenne de 2h15.

Les femmes ont été recrutées par une annonce présentant la recherche de façon large comme une enquête sur la sexualité, et publiée sur une soixantaine de groupes Facebook sans aucun lien avec l'objet d'étude. Ciblant des populations diverses (habitant.es d'un même village ou d'une même ville, France, étudiant.es, parents, regroupements de professionnel.les, supporters/rices de sports, joueurs/euses de jeux de société, etc.) mais s'identifiant comme hétérosexuelles, ces groupes offraient la possibilité de toucher des publics très diversifiés en particulier en termes d'âge, de milieu social, de zone d'habitation et d'assignation/identification raciale.

L'objectif était de reconstituer le parcours des enquêtées. Ainsi, les questions portaient de façon chronologique sur leur enfance puis sur leur adolescence et abordaient ensuite les différentes étapes de leur vie d'adulte. À chacune de ces étapes, les personnes rencontrées étaient interrogées sur leurs expériences sexuelles et leurs partenaires mais aussi plus généralement sur leur famille, ami.es, l'école et le monde professionnel. À la fin de l'entretien, des questions leur étaient spécifiquement posées sur leurs représentations du genre, de la sexualité, du féminisme et du consentement sexuel. Dans les cas où leurs représentations étaient amenées à évoluer au fil de la trajectoire, les femmes évoquaient elles-mêmes les visions qu'elles avaient de la sexualité et du genre au moment où elles retraçaient leur parcours et parlaient de leurs différentes expériences. Elles s'y référaient pour faire sens de leurs comportements, notamment lorsque ceux-ci avaient connu des transformations. Ainsi, les changements de conception de la sexualité ne se manifestent pas seulement, dans les récits collectés, par les discours produits sur ses propres opinions mais aussi et surtout par des modifications de pratiques (pas nécessairement dans les scénarios d'accès à la sexualité ou le déroulement concret des actes réalisés, mais au moins dans les conversations entre pairs, les pratiques introspectives, les jugements émis sur la sexualité des autres.)

selon laquelle l'amour serait un sentiment noble et légitime, tandis que l'intérêt pour la sexualité serait « sale » et honteux. Loin d'être remise en question par ses sociabilités, cette conception se solidifie au fil de ses expériences juvéniles. Inscrite dans un collège agricole très majoritairement fréquenté par des garçons qui l'« embêtent », entre autres du fait de sa « poitrine très développée », elle trouve sa place en construisant sa féminité en opposition à la figure de la fille « féminine » séductrice :

« On avait des machines agricoles, donc la tondeuse, débroussailleuse, on avait aussi tronçonneuses, etc., et les mecs parfois ils étaient impressionnés quand je conduisais le tracteur, que je faisais des créneaux donc ils fermaient leur clapet un peu. Mais fallait démontrer qu'on avait notre place ici tout autant que les mecs et qu'on pouvait utiliser les machines tout autant que les mecs. [...] En plus moi ils ont bien vu que j'étais pas le genre de filles qui cherche à plaire, qui drague, qui veut attirer l'attention des mecs et tout ça. Moi j'étais comme eux quoi. »

En classe de troisième, elle se met en couple avec l'un de ses camarades et reste engagée dans cette relation tout au long du lycée. Elle est alors catégorisée par ses pairs de « meuf pas fun » :

« Donc du coup j'étais la risée de tout le monde parce que je n'avais qu'un partenaire sexuel, donc c'est quelque chose qui fait jaser. Elle a qu'un copain, elle a pas connu beaucoup de choses, elle s'amuse pas. »

Cette identification intensifie encore davantage son désengagement de la sexualité car elle se perçoit en conséquence comme une fille qui ne « connaît rien au sexe ». Elle se dit en outre très « réservée » par rapport à son copain entreprenant, qui « a toujours envie » et étant en couple depuis son entrée dans la sexualité, elle n'a jamais abordé ce sujet avec ses copines. Ainsi, elle adhère pendant longtemps à une vision biologisante et différentialiste de la sexualité qui s'avère cohérente avec son faible intérêt pour l'érotisme.

Cependant, une série d'événements se déroulant au cours de l'année 2019-2020 l'amène à changer de vision de la sexualité. Après sept ans de relation, elle découvre l'infidélité de son partenaire :

« J'ai pensé que ce serait la fin du monde le jour où il m'a dit qu'il avait couché avec une meuf, j'étais en dépression totale, j'ai appelé une amie et j'ai dit "Je peux venir chez toi ? Parce que je sens que je vais faire une connerie". J'étais vraiment au fond fond fond du gouffre. »

Cette nouvelle s'apparente à un « coup de massue ». Influencée par l'imaginaire du « prince charmant », elle pensait se marier avec ce premier amour et finir sa vie à ses côtés. Cette déception et la rupture qui s'en est ensuivie la

plongent dans un état de dépression. Afin de mettre à distance ses émotions de tristesse et de découragement, elle repense à la relation et réfléchit à ses dysfonctionnements. Elle estime notamment qu'elle « aimait beaucoup beaucoup trop son copain » et que « c'était horrible » parce que, par peur d'être quittée, elle en venait à « tout accepter ». Cette phase introspective se déroule début 2020, dans le contexte post-MeToo. Elle tombe alors par hasard sur une vidéo Konbini parlant de consentement sexuel puis sur les prises de position publiques d'Emma Watson sur le sujet. Dans ces discours, l'accent est mis sur les rapports de pouvoir asymétriques entre les femmes et les hommes dans la sexualité et la priorité accordée au désir et plaisir masculin qui en découle¹⁸.

Alison discute des vidéos et des autres contenus féministes consultés sur Internet avec ses copines et relit sa trajectoire à l'aune de ces nouvelles grilles de lecture. En entretien, elle explique que les comportements insistants de son partenaire l'ont empêchée d'apprécier la sexualité. Selon elle, comme elle cherchait constamment à lui faire plaisir, elle ne tenait jamais compte de ses propres souhaits. Elle se réjouit en revanche que son nouveau partenaire, à qui elle a immédiatement raconté son historique d'autocontrainte, se montre attentif à ses désirs et l'encourage à s'affirmer dans la sexualité.

Amanda : un changement des représentations plus tardif

Amanda est âgée de 39 ans. Elle vit avec son conjoint, éducateur spécialisé, et ses deux enfants à Nantes. Après avoir exercé comme infirmière-puéricultrice, elle est depuis une dizaine d'années directrice de crèche. Fille d'un gendarme et d'une mère au foyer, elle reçoit au cours de sa jeunesse une éducation « traditionnelle », notamment du point de vue du genre. Elle est par exemple exposée à des rôles parentaux très différenciés (son père interdit à sa mère de travailler, se montre autoritaire et ne prend jamais en charge les tâches domestiques) et suit des enseignements de catéchisme lors desquels elle apprend que les femmes sont par essence différentes des hommes. Ce faisant, elle grandit en associant féminité et soumission et s'habitue à se placer en position d'infériorité vis-à-vis des hommes :

« Je pense que je me suis construite avec l'impression que c'était un homme qui dirigeait, qui décidait pour la femme. J'avais l'impression en étant une femme de pas pouvoir faire pleinement des choix pour soi. Je pense que c'est comme ça que j'ai dû imaginer que c'était comme ça que dans un couple ça devait être. »

18. Cavalin (C.), Da Silva (J.), Delage (P.), Despontin-Lefèvre (I.), Lacombe (D.), Pavard (B.), *Les violences sexistes...*, *op. cit.*

Parallèlement, son environnement familial est peu à l'aise avec les questions de sexualité. En particulier, sa mère cherche systématiquement à éviter le sujet en éludant les questions posées :

« Je sentais que y avait une gêne et que je me disais que si ça gênait c'est que ça dérangeait donc ça devait être sale, quelque chose comme ça. »

Ainsi, elle développe une forme de réserve en matière de sexualité. Pour elle, les femmes doivent satisfaire les désirs des hommes. Si, à partir de l'adolescence, elle discute avec ses copines de la « première fois », des « préliminaires », de « ce qu'aiment les mecs » et parfois même de leur goût et dégoût pour les différentes positions sexuelles, ces conversations ne l'amènent pas à changer de vision de la sexualité mais durcissent encore davantage ses représentations différentialistes, ses amies partageant les mêmes conceptions essentialisantes. Guidée par cette lecture, elle conserve très longtemps une posture passive dans la sexualité, laissant ses partenaires prendre les initiatives et les décisions.

À l'âge de 35 ans, Amanda fait un *burn-out* professionnel. Débordée par ses responsabilités professionnelles et familiales, elle vit d'abord dans un stress permanent, enchaîne ensuite les insomnies avant de finir dans un état d'angoisse généralisée. Cette expérience de « trop plein » la contraint de se mettre en arrêt de travail et de « prendre du temps pour [elle] ». Sa vulnérabilité et son mal-être l'encouragent à réfléchir à ses choix de vie et à aménager son quotidien de façon à s'en extraire. C'est dans ce contexte qu'elle découvre le développement personnel. L'un de ses meilleurs amis lui conseille de lire le roman philosophique *L'homme qui voulait être heureux* de Laurent Gournelle. Cette lecture suscite chez elle un changement de perspective radical : elle se reconnaît dans les difficultés vécues par l'auteur (manque de confiance en soi, d'estime de soi et d'affirmation de soi) et semble séduite par les réponses apportées et les perspectives d'amélioration décrites. Dans cet ouvrage comme dans les autres consultés, les solutions aux problèmes rencontrés sont présentées comme se trouvant en soi. Chacun.e a le pouvoir d'agir pour améliorer son expérience de la vie, optimiser les émotions positives et se réaliser¹⁹. Il s'agit essentiellement d'apprendre à s'écouter d'une part, c'est-à-dire à identifier ses besoins et à les respecter, et à s'aimer d'autre part, c'est-à-dire à connaître ses défauts mais aussi ses qualités et à les valoriser²⁰. Exposée à ces injonctions, Amanda prend la résolution de prêter attention à elle avant de se préoccuper des autres et décide d'apprendre à dire « non ».

19. Marquis (N.), *Du bien-être au marché du malaise. La société du développement personnel*, Paris, PUF.

20. Hazleden (R.), « Love Yourself: The Relationship of the Self with Itself in Popular Self-Help Texts », *Journal of Sociology*, 39 (4), 2003, 413-428.

Parmi les domaines de la vie concernés, la sexualité occupe une place centrale :

« À partir du moment où j'ai fait un *burn-out* j'ai compris beaucoup de choses sur la femme que j'étais et pas juste la personne que j'étais au travail. Et à partir de ce moment-là je me suis dit "non mais quand c'est non je vais pas me forcer ça sert à rien, de toute façon sinon y aura que mon corps mais y aura pas ma tête donc c'est plaisant pour personne". Donc aujourd'hui je dis non, je dis "bah voilà c'est non ce soir parce que je suis fatiguée, j'ai pas envie, ça ne remet pas en cause l'amour que je te porte mais là c'est juste non". Maintenant, je m'affirme en me détachant de la culpabilité, en me disant qu'une femme n'est pas là que pour répondre aux besoins d'un homme, je me suis détachée de cette image-là. [...] Un monde s'est ouvert à moi, un monde dans lequel mes désirs comptaient, dans lequel j'existais et je pouvais faire des choix. »

Avec la diffusion des discours sur le consentement dans l'espace public à partir de fin 2017, Amanda est confrontée un peu plus d'un an après son *burn-out*, à des discours promouvant l'épanouissement des femmes dans la sexualité.

La conjonction entre ces grilles de lecture féministe et les savoirs thérapeutiques l'amène à abandonner sa vision biologisante de la sexualité pour en embrasser une constructiviste et mettant la focale sur la liberté individuelle. À la différence d'Alison, c'est donc une expérience *a priori* non liée à la sexualité qui déclenche le changement de perspective. Elle en discute notamment avec son conjoint :

« J'avais beaucoup de frustration, beaucoup de sentiments de se dire bah mince c'est pas que réservé aux hommes la sexualité, moi aussi j'ai le droit. [...] Donc je lui ai fait part récemment, justement du fait que si y avait des fois où moi j'avais pas envie et que je m'autorisais plus (+) à lui dire non c'est que j'avais pas forcément envie d'être toujours...de répondre à sa demande. [...] Et on a eu une discussion justement pour ça, pour faire aussi un peu le point sur notre couple et sur notre désir et il voit que je change donc je lui ai aussi dit que peut être la quarantaine faisait que j'avais envie d'être une femme épanouie, et pas que épanouie dans la vie en général dans la sexualité. »

E : Et il est ouvert à la discussion quand vous lui dites ça ?

« Oui il est compréhensif vis-à-vis de ça. »

Depuis ces échanges avec son partenaire, Amanda fortifie sa nouvelle conception de la sexualité en se renseignant sur le sujet. Elle déclare par exemple avoir « profité du confinement » de mars 2020 pour lire le rapport Hite²¹.

21. Il s'agit d'une étude sur la sexualité menée en 1976 par la sexologue Shere Hite qui montre notamment que les femmes parviennent plus facilement à l'orgasme seules qu'avec un partenaire. Elle encourage par conséquent les lectrices à devenir sujet de leur sexualité.

Julia : un changement de représentations en plusieurs étapes

Âgée de 45 ans, Julia est actuellement en instance de divorce. Elle a d'abord exercé en tant que comptable mais occupe depuis un an, après une reconversion professionnelle, un poste d'éducatrice de jeunes enfants en crèche. Elle est mère de deux enfants et vit à Lyon. Issue d'une famille aisée, elle a grandi dans un environnement politiquement conservateur. Son père, dentiste, consacrait la majeure partie de son temps à son activité professionnelle, tandis que sa mère, assistante dentaire à mi-temps, s'occupait d'elle et de son petit frère. Exposée à des modèles de genre rigides, elle a également reçu une socialisation « féminine ». Elle a notamment fait de la danse classique et de la harpe et était perçue comme une petite fille typique :

« Moi on me voyait comme quelqu'un de très sage. Mon petit frère à l'inverse était celui qui était très casse-cou et très rebelle. Mais c'était mis sur le compte "t'es une fille, il est un garçon". »

Après le baccalauréat, elle est encouragée, en tant que femme, à choisir un métier « pas trop prenant ». Elle se construit ainsi en envisageant le « mariage avec la belle robe blanche » et la maternité comme un idéal de vie. Julia estime qu'elle n'avait, à cette époque, pas la disponibilité mentale pour se préoccuper de la sexualité et encore moins pour chercher à développer son plaisir. Disposant en conséquence de très faibles connaissances en la matière, elle prend l'habitude de suivre les désirs de ses partenaires, ce qui contribue à fortifier la conception différentialiste de la sexualité qu'elle avait déjà intériorisée.

À l'âge de quarante ans, Julia traverse une crise existentielle car elle ne trouve pas de sens à son activité professionnelle de comptable :

« J'étais en manque de reconnaissance et d'interactions. Face à un ordinateur toute la journée, même si y a des collègues dans le bureau on travaille pas vraiment ensemble, on fait chacun notre travail de notre côté, et on travaille très peu ensemble. Donc j'avais vraiment besoin de relations sociales, et je me sentais inutile aussi derrière un écran. J'avais besoin de me sentir plus utile. »

Tandis que son état de mal-être empire au fil des mois, elle décide de faire un bilan de compétences. C'est à cette occasion qu'elle découvre le développement personnel, se met à réfléchir en termes d'estime de soi, de besoins individuels²² et localise la source de ses problèmes dans son incapacité à dire non et dans sa propension à faire plaisir aux autres pour être aimée. Julia s'engage donc dans un processus de transformation de soi dans l'optique de parvenir à s'affirmer que ce soit sur son lieu de travail, dans ses groupes de sociabilité ou encore

22. Marquis (N.), « Les impasses du développement personnel. L'obsession de la quête de soi », *Revue du Crieur*, 7 (2), 2017.

au sein de sa famille. Ce travail de soi se solde par de véritables changements puisqu'elle entreprend une reconversion professionnelle et s'inscrit dans un CAP petite enfance. À cette époque, la sexualité reste cependant imperméable à ces résolutions : elle continue de se « forcer à faire l'amour » par « devoir conjugal ». Contrairement à Amanda, son appropriation de nouvelles grilles de lecture plaçant la focale sur le respect de l'individualité ne débouche pas immédiatement sur une recomposition de ses représentations en matière de sexualité. C'est seulement après le décès de son frère en 2019, au moment où Julia remet en question sa vie conjugale qu'elle commence à s'interroger sur son expérience de la sexualité. La confrontation à la mort et l'urgence d'en « profiter tant qu'il est encore temps » agissent chez elle comme un électrochoc. Elle décide de se séparer et de penser à elle, non pas en tant que mère ou épouse mais en tant que femme.

Après avoir recherché dans ses notes le cours abordant la question du consentement sexuel chez les enfants et approfondi le sujet en faisant des recherches sur Internet, elle finit par porter un regard constructiviste sur la sexualité :

« Je pense qu'on a beaucoup mis des images sur la sexualité masculine mais en fait j'ai envie de dire qu'elle est la même physiologiquement. Après je pense que les images et ce que porte la société dans le sens où les hommes soi-disant auraient plus de besoins bah ça fait que les femmes inconsciemment se renferment, expriment moins leurs besoins ou leurs envies, leurs désirs. »

Désormais célibataire mais n'évacuant pas la possibilité d'une remise en couple, Julia précise d'ailleurs que son épanouissement sexuel sera un critère de sélection de son futur partenaire.

Hélène : l'inertie des représentations

Hélène est âgée de 62 ans et mère de trois enfants. Auparavant infirmière-puéricultrice, elle est à la retraite depuis quelques mois et vit à Lille avec son nouveau conjoint. Son père était directeur commercial et sa mère employée de banque mais a cessé son activité professionnelle au moment d'avoir ses enfants. Petite, elle évolue dans un milieu conservateur dans lequel les conduites individuelles sont encadrées par des normes de genre strictes auxquelles il ne faut pas déroger et dans lequel la sexualité est un sujet tabou :

« J'ai été élevée dans un monde très catholique, des parents très très restrictifs, une mère pour qui la sexualité ne devait pas être abordée donc ça ça a toujours été compliqué avec elle. »

Du fait de ce sentiment de malaise, Hélène intériorise depuis très jeune l'idée selon laquelle la sexualité ne doit pas être une préoccupation féminine. Cette distance vis-à-vis du corps et de l'érotisme ne procède toutefois pas seulement

du style éducatif parental. Elle est également liée aux violences sexuelles subies entre l'âge de 4 et 6 ans par son grand-père qui produisent chez elle un sentiment de honte et de culpabilité et la conduisent à adopter une posture de retrait vis-à-vis de la sexualité. Son corps est anesthésié et elle ne ressent, depuis lors, presque aucune sensation hormis un sentiment de dégoût vis-à-vis d'elle-même, qui constitue un frein à l'apprentissage du désir²³. Ce désintérêt est par la suite exacerbé par ses expériences qui l'habituent à occuper une position passive et à suivre les désirs masculins. Son premier partenaire en particulier est très expérimenté et n'hésite pas à prendre les initiatives et à décider de la fréquence et des actes réalisés. Après leur séparation, elle rencontre ensuite un autre homme avec lequel elle restera mariée quinze ans et avec lequel la sexualité est tout aussi compliquée, voire même désagréable. En effet, celui-ci exerce sur elle des violences psychologiques et l'enferme dans un état de terreur, qui contraignent sa liberté, y compris dans le domaine de la sexualité :

« Mais il était malade dans sa tête très fort, mais vous savez j'avais une âme de sauveuse, donc je me suis dit "je vais le guérir" et voilà et en fait il m'a détruit plus que je ne l'ai guéri. Il avait ce qu'on appelle maintenant la bipolarité, il pouvait passer d'une exubérance à la dépression, il pouvait me dire que j'étais une femme exceptionnelle puis une grosse vache, qui pouvait m'empêcher de dormir si je faisais pas exactement ce qu'il voulait y compris sexuellement. En plus lui disait que j'étais frigide donc en plus je me sentais anormale. Et pour moi le sommeil c'était très important, il me réveillait la nuit en me disant "je vais t'empêcher de dormir, je vais te faire mal mais personne le saura", c'était ce qu'on appelle maintenant de la violence psychologique. »

Hélène est alors persuadée d'être frigide, ce qui renforce encore davantage ses croyances : de son point de vue, « la sexualité c'était une affaire d'hommes ». Pour les femmes il s'agissait surtout d'un compromis indispensable à la création et à l'entretien de relations conjugales.

À la mort de son père qu'elle admirait beaucoup, Hélène traverse une période marquée par une tristesse aiguë et prend conscience de la finitude de la vie. Ce deuil fonctionne comme un élément déclencheur. Elle estime que son quotidien est insoutenable : « je me suis dit que j'allais devenir marteau ». Hélène a alors 40 ans et prend la résolution de « changer » pour sauver sa vie et celle de ses enfants. Elle décide notamment de divorcer. À cette époque, elle travaille par ailleurs dans une PMI dans laquelle les enfants victimes de violences sexuelles sont adressés à des psychologues. Traversant une phase de profond mal-être, elle se dit « prête à tout » et s'engage alors dans une thérapie avec l'objectif de résoudre son problème d'obésité qu'elle associe aux violences vécues dans son

23. Lévy-Guillain (R.), « La fabrique du privilège du désir. L'apprentissage socialement différencié du désir sexuel au croisement du genre et de la classe », *Revue française de sociologie*, 63 (1), 2022.

enfance. Au cours de ces séances, elle est amenée à repenser à des épisodes de sa vie passée et encouragée par la psychologue à réfléchir aux événements et fonctionnements familiaux qui l'ont conduite à faire des choix l'ayant empêché d'exercer sa liberté. Elle est en outre incitée à suivre ses envies de façon à être « heureuse ». Or, à l'inverse d'Alison, Amanda ou Julia, il se trouve qu'Hélène n'est pas réceptive à ces discours. Non seulement elle juge ces conseils contre-productifs mais aussi moralement douteux :

« J'étais encore plus bouleversée quand j'en sortais, j'étais très mal. À un moment je me suis dit "bon faut que j'arrête, c'est quoi l'intérêt ? Je paie pas pour finir à l'HP". [...] Et puis honnêtement son discours me déplaisait, c'était toujours pensez à vous d'abord. Penser à soi pensez à soi, oui d'accord enfin et mes enfants et les autres...ça valorise une forme d'égoïsme, qui ne me convient pas du tout, qui est complètement contraire à mes valeurs. »

Si Hélène fait preuve de réflexivité, elle ne s'approprie pas les grilles d'analyse mettant l'accent sur la liberté individuelle et la réalisation de soi. Ici, l'expérience thérapeutique semble l'avoir davantage socialisée en pratique – elle lui a transmis des dispositions à l'introspection – qu'en théorie.

Finalement, Hélène ne change pas de conception de la sexualité, y compris depuis MeToo et son exposition continue aux discours sur le consentement. Elle reste convaincue du caractère secondaire, pour les femmes, de la sexualité, notamment par rapport à l'amour et à la tendresse qui seraient les vraies priorités. Elle se montre d'ailleurs critique à l'égard des « pataquès des féministes sur le consentement » qui encourageraient « l'hypersexualité » et qui la « dégoûte[nt] ». Cependant, ce rapport distant à la sexualité ne résulte probablement pas seulement de ses convictions mais aussi de sa réalité quotidienne : son nouveau partenaire, âgé de 78 ans, rencontrant des dysfonctions érectiles, elle n'a plus de rapport sexuel depuis plusieurs années.

Trois facteurs de changement normatif en matière de sexualité post-MeToo

Ces quatre trajectoires font émerger trois conditions sociales de possibilité à la transformation des représentations. À partir de l'ensemble des entretiens réalisés, cette deuxième partie analyse précisément les façons dont chacun de ces facteurs sociaux intervient.

Chocs émotionnels et remise en question des normes suivies

L'ensemble des cas présentés mettent d'abord en évidence le rôle des expériences fonctionnant comme des chocs émotionnels, c'est-à-dire des expériences déclenchant chez les individus de façon brutale et intense des émotions telles que de la honte, de la culpabilité, de la tristesse ou de la colère et perturbant

durablement leur quotidien (survenue de crises d'angoisse, d'états dépressifs ou d'insomnies répétées). Ce phénomène rappelle le poids des éléments déclencheurs dans les reconversions professionnelles qui, transformant le contexte dans lequel l'individu est engagé, peut produire une véritable crise subjective²⁴. En effet, les trajectoires de Alison, Amanda, Julia et Hélène font émerger un lien entre expériences provoquant une déstabilisation psychique et remise en question des normes jusque-là suivies en matière de sexualité. Les autres entretiens confirment cette hypothèse et suggèrent en outre que de telles expériences touchent des femmes de tous les milieux sociaux.

Comme dans le cas des reconversions professionnelles dont les événements déclencheurs peuvent concerner la vie conjugale ou familiale²⁵, les expériences suscitant des remises en cause des certitudes ont parfois un lien avec la sexualité mais pas toujours. Dans le cas d'Alison, ce sont les infidélités conjugales de son premier copain et la dépression qui s'en est suivie qui sont à l'origine des doutes. L'expérience inaugurale est donc de nature sexuelle. C'est également le cas d'Amel [20 ans, étudiante en droit] et des enquêtées chez qui les questionnements sont provoqués par l'expérience de violences sexuelles. Pour Amanda, Julia et Hélène en revanche, l'expérience est *a priori* déconnectée de la sexualité puisque ce sont initialement des *burn-out* professionnels, des maladies ou des deuils qui ouvrent sur une période de réflexion et une perte de repères. Au sein de notre corpus, on constate que des situations d'humiliation publique (dans la sphère professionnelle, conjugale, familiale ou amicale) ou des licenciements produisent également les mêmes effets. Que les expériences soient liées à la sexualité ou non, elles partagent toutefois plusieurs points communs.

Tout d'abord, elles rendent visible la violence symbolique vécue soit parce qu'elles font ressentir un sentiment d'infériorité et de vulnérabilité sur le moment (c'est le cas notamment des violences sexuelles et des situations d'humiliation publique), soit parce qu'elles mettent au jour les souffrances accumulées jusqu'alors qui sont liées à des expériences successives et répétées d'atteinte au soi identitaire²⁶. Lorsqu'Alison découvre les infidélités de son copain, elle prend conscience de l'asymétrie de pouvoir qui s'est cristallisée dans leur relation : par peur d'être quittée, elle tolérât des situations qui ne lui convenaient pas en particulier dans la sexualité. Un autre exemple est celui d'Amanda chez qui le *burn-out* fonctionne comme un révélateur de sa position de soumission dans le monde professionnel mais aussi dans la cellule familiale et les groupes de sociabilité. Amanda interprète en effet son sentiment de « débordement » et de « trop-plein » comme un effet de sa propension à « tout accepter » par peur de ne pas être aimée et d'être abandonnée.

24. Denave (S.), *Reconstruire sa vie professionnelle*, Paris, PUF, 2015.

25. *Ibid.*

26. Braud (P.), « Violence symbolique et mal-être identitaire », *Raisons politiques*, 1 (9), 2003.

Ces expériences ouvrent ensuite sur des situations d'incertitude car elles suscitent des émotions dont l'intensité ou la nature sont inhabituelles et conduisent les enquêtées à se trouver déboussolées, voire submergées. Ne disposant pas de modèle d'action préétabli et adéquat, celles-ci ne sont pas immédiatement capables de gérer leur état psychique et ne sont dès lors pas en mesure de passer à autre chose. Alison a peur de se suicider ; Amanda est désœuvrée car elle est contrainte d'arrêter de travailler ; Julia ne trouve plus de sens à sa vie et Hélène craint de devenir folle. Autrement dit, toutes ont l'impression de perdre la maîtrise d'elles-mêmes. Le sentiment d'être dépassé.e par ses propres émotions rappelle celui des vétérans de guerre souffrant de syndrome post-traumatique qui, démunis face à l'intensité de leurs symptômes, s'engagent, malgré leurs *a priori* négatifs, dans des thérapies²⁷.

Enfin, les expériences ont des répercussions qui touchent simultanément différentes sphères de vie. Suite à la découverte des infidélités de son copain, Alison connaît certes des bouleversements dans sa vie amoureuse et sexuelle mais la phase de dépression qu'elle traverse affecte aussi ses relations avec sa mère, ses amitiés et le temps qu'elle consacre à ses intérêts personnels. Pour Amanda et Julia, l'expérience fonctionnant comme un choc émotionnel concerne initialement la sphère professionnelle mais a des conséquences sur leur vie conjugale et familiale : extrêmement fatiguées, angoissées et préoccupées, toutes deux se trouvent momentanément moins disponibles pour s'occuper de leurs enfants et prêter attention à leur conjoint. En ce sens, ces expériences occasionnent des crises biographiques²⁸.

Dans ce contexte, les enquêtées commencent à envisager les compromis réalisés comme étant trop lourds ou bien prennent conscience de la finitude de la vie et décident alors d'« en profiter tant qu'il en est encore temps ». Elles prennent la résolution d'effectuer un certain nombre de changements dans leur manière de mener leur vie afin de retrouver une part de liberté et *in fine* de pouvoir exister en tant que sujets. Dans cette optique, elles engagent un travail introspectif : elles réfléchissent à leurs manières d'être et d'agir passées en essayant de repérer les dimensions problématiques du point de vue de leur bien-être. Cette phase de réflexivité les encourage à prendre de la distance vis-à-vis des cadres interprétatifs habituellement mobilisés et à remettre en question les normes suivies. On retrouve finalement une dynamique analogue à la prise de distance vis-à-vis des attentes traditionnelles de la masculinité chez les hommes ayant vécu une rupture conjugale et opérant un retour sur eux-mêmes

27. Spector-Mersel (G.), Gilbar (O.), « From Military Masculinity toward Hybrid Masculinities: Constructing a New Sense of Manhood among Veterans Treated for PTSS », *Men and Masculinities*, 24 (5), 2021.

28. Bidart (C.), « Crises, décisions et temporalités : autour des bifurcations biographiques », *Cahiers internationaux de sociologie*, 1 (120), 2006.

de façon à corriger ce qu'ils considèrent comme ayant été des déficiences de leur part dans leurs relations futures²⁹.

Parce qu'elles traversent une période marquée par une remise en cause de leurs certitudes, les enquêtées ayant fait l'expérience de chocs émotionnels se trouvent ainsi particulièrement réceptives aux analyses circulant dans l'espace social et proposant une vision du monde différente de la leur.

Légitimité des savoirs et appropriation de nouveaux cadres de représentations

Les cas de Julia, Alison et Amanda montrent que ces femmes s'approprient alors de nouveaux cadres de représentations en matière de sexualité. Deux configurations se dégagent de l'ensemble des entretiens concernés.

Dans la première, les enquêtées sont confrontées à des discours insistant sur l'importance, en tant que femme, d'agir conformément à ses désirs sexuels. Ces discours sont influencés par les théories féministes présentant la sexualité comme un domaine de la pratique structuré par des rapports de domination et des enjeux identitaires importants³⁰. C'est le cas d'Alison qui visionne des vidéos établissant un lien entre non-respect des besoins sexuels et troubles psychologiques (dépression, crises d'angoisse, etc.). Un autre exemple est celui de Julia qui suit un cours en études de genre dans lequel l'outrepassement des limites fixées par les enfants en matière de sexualité (il est essentiellement question de « bisous ») est envisagé comme une atteinte à l'intégrité et une menace à leur développement.

Dans la deuxième configuration, les enquêtées se trouvent au contact de discours plaçant la focale sur la nécessité de se laisser guider par ses envies et de respecter ses besoins dans la vie en général. Ces discours sont imprégnés par les théories du développement personnel qui encouragent à « se connaître », c'est-à-dire à comprendre son fonctionnement, car les individus y sont pensés comme des êtres habités par une intériorité qui dit le vrai sur eux. Dans cette perspective, respecter sa volonté et ses projets personnels sont des conditions pour vivre une vie authentique³¹ et ainsi accéder au bonheur³². Avec l'omniprésence de la question du consentement et des violences sexuelles dans l'espace public³³, les femmes concernées sont par ailleurs amenées à penser et problématiser leur sexualité. Marlène [56 ans, secrétaire de formation mais inactive

29. Oliffe (J.), Kelly (M.), Gonzalez Montaner (G.), Seidler (Z.), Ogrodniczuk (J.), Kealy (D.), Rice (S.), « Pathways and Patterns... », *op. cit.*

30. Ruault (L.), « Libération sexuelle... », *op. cit.* ; Connell (R.), *Masculinities*, Berkeley, University of California Press, 1995.

31. Marquis (N.), *Du bien-être au marché du malaise...*, *op. cit.*

32. Shoshana (A.), « Inside Happiness Groups. Everyday Happiness, Self-Awareness, and Resistance », *Journal of Contemporary Ethnography*, 49 (5), 2020.

33. Cavalin (C.), Da Silva (J.), Delage (P.), Despontin-Lefèvre (I.), Lacombe (D.), Pavard (B.), *Les violences sexistes...*, *op. cit.*

depuis plus de 30 ans et étudiante en psychologie depuis trois ans »] a vécu de façon consécutive trois événements fonctionnant comme des chocs émotionnels : d'abord le harcèlement scolaire de sa fille cadette la conduisant à consulter, sur les conseils de l'infirmière scolaire, une psychologue ; le décès soudain de sa sœur aînée déclenchant chez elle une dépression de plusieurs années ensuite ; le cancer lymphatique de son fils (désormais en rémission) enfin. Alors « au plus mal », la guérison de cette maladie lui redonne de l'espoir et la convainc de « reprendre [s]a vie en main » : elle décide de divorcer et s'inscrit en licence de psychologie dans l'idée d'ouvrir, à l'issue de sa formation, son cabinet. Principalement intéressée par la psychologie positive, elle se met progressivement à interpréter sa vie à l'aune des concepts et schèmes de pensée véhiculés. Or elle est parallèlement confrontée à de nombreux articles de journaux portant sur la sexualité et commence alors à réfléchir sur le sujet en chaussant les lunettes des besoins individuels et de l'épanouissement personnel.

Cependant, le cas d'Hélène laisse penser que l'exposition à de nouveaux cadres de perception, même lorsque celle-ci s'inscrit dans une phase de doutes, ne débouche pas systématiquement sur un changement de représentations. Bien qu'elle traverse une période de remise en question et qu'elle découvre, par l'intermédiaire de sa psychologue, des façons inédites de penser sa situation, Hélène ne s'empare pas des nouvelles perspectives qui lui sont proposées et porte au contraire sur elles un regard très critique. Ici, la résistance résulte de l'absence de légitimité attribuée, par cette enquêtée, à la professionnelle et aux savoirs dont celle-ci est porteuse. De fait, la littérature a déjà montré que les effets socialisateurs dépendent de la légitimité des instances socialisatrices³⁴ : les femmes s'approprient les grilles de lecture auxquelles elles sont confrontées uniquement si elles les jugent légitimes. En l'occurrence, les entretiens montrent que les discours féministes et thérapeutiques tirent leur légitimité, aux yeux des femmes interrogées, de trois types de sources différentes, qui ne sont pas mutuellement exclusives : les discours peuvent être jugés légitimes pour plusieurs raisons simultanément.

Certaines enquêtées ont immédiatement pris au sérieux les nouvelles analyses auxquelles elles ont été confrontées. Dans leur cas, il semblerait que leur appropriation soit allée de soi. Issues des fractions culturelles des classes moyennes et supérieures, elles ont été socialisées dans des environnements valorisant directement les savoirs académiques, y compris ceux issus des sciences humaines telles que la sociologie ou la psychologie, ou bien présentant certaines figures à l'instar de Simone de Beauvoir, Simone Veil, Gisèle Halimi ou Sigmund Freud comme des modèles. C'est d'autant plus le cas lorsque des membres de la famille ont fait des études universitaires au cours desquelles ils ont reçu des enseignements dans ces disciplines comme Jeanne [36 ans, inactive] dont les deux parents sont

34. Darmon (M.), *La socialisation*, Paris, Armand Colin, 2010, p. 55.

psychanalystes ou Amel [20 ans, étudiante en droit] dont le père est éducateur spécialisé et la mère assistante sociale. Ces enquêtées se sont en outre forgées des visions du monde optimistes car elles ont tôt intériorisé l'idée selon laquelle leur vie a de la valeur et qu'elles pourront « faire de grandes choses » [Chiara, 21 ans, étudiante en grande école] si elles le souhaitent. Or de telles conceptions du monde sont compatibles avec celles véhiculées par les théories féministes et thérapeutiques, qui présentent toutes deux, bien qu'adoptant des perspectives différentes (collective ou individuel), le changement social comme possible et même désirable. Elles contrastent au contraire avec la tendance plus fataliste des classes populaires, déjà mises en évidence dans des domaines variés tels que la santé ou l'écologie³⁵.

Un deuxième ensemble d'enquêtées, issues de milieux sociaux différents mais partageant le point commun d'être relativement jeunes (la plupart sont nées après les années 1980), attribuent de la légitimité aux théories féministes et thérapeutiques parce que celles-ci s'appuient en partie sur des témoignages individuels et abordent des thématiques qui font écho avec leur propre réalité. Ségolène [25 ans, cadre de la fonction publique] explique que « ça [lui] a ouvert les yeux sur la réalité, d'un coup tout s'est éclairé ». Les analyses paraissent d'autant plus justes que les récits raisonnent avec leur vécu et font donc appel à leur sens pratique³⁶ ; que les interprétations tirées fournissent des explications aux souffrances endurées ; et que les perspectives offertes sont désirables. En effet, les femmes sont confrontées à des récits à la première personne qui présentent trois caractéristiques. Ils relatent d'abord des expériences traumatiques (des violences sexuelles, une « relation amoureuse toxique », etc.) ainsi que leurs répercussions psychologiques. Ils charrient ensuite des interprétations à l'aune de la domination masculine et proposent ainsi une explication au mal-être. Enfin, ils finissent par donner à voir des « parcours de reconstruction ». Cette légitimité fondée sur le partage d'expériences vécues est aussi celle qui soutient l'adhésion aux discours véhiculés par les *coach* de vie ou les ouvrages de développement personnel³⁷ dans lesquels se dessinent souvent des horizons séduisants. Les narrateurs/rices disent avoir surmonté ces épreuves, s'être stabilisé.es et se trouver désormais dans une situation plus favorable (épanouissement sexuel, relations « saines » avec les conjoints actuels, etc.). C'est par exemple ce que donne à voir

35. Comby (J-B.) et Malier (H.), « Les classes populaires et l'enjeu écologique. Un rapport réaliste travaillé par des dynamiques statutaires diverses », *Sociétés contemporaines*, 4 (124), 2021 ; Darmon (M.), *Réparer les cerveaux. Sociologie des pertes et des récupérations post-AVC*, Paris, La Découverte, 2021.

36. Polletta (F.), *It Was Like a Fever: Storytelling in Protest and Politics*, Chicago, University of Chicago Press, 2006.

37. Marquis (N.), *Du bien-être au marché du malaise...*, *op.cit* ; Sheehan (P.), « The Paradox of Self-Help Expertise: How Unemployed Workers Become Professional Career Coaches », *American Journal of Sociology*, 127 (4), 2022.

Carol Harrington³⁸ dans son enquête portant sur les vidéos YouTube consacrées au récit de viol dans lesquelles les Youtubeuses mobilisent le langage du traumatisme et se présentent comme des survivantes ayant réussi à transformer ces expériences en ressources pour optimiser leur vie. De même, c'est ce que montre Jessica Pfaffendorf dans son enquête auprès des jeunes hommes issus de familles privilégiées anciennement addicts à l'alcool ou aux stupéfiants et inscrits dans des internats thérapeutiques qui présentent leurs troubles passés comme des éléments constitutifs de leur identité leur ayant permis d'acquérir maturité et sagesse, exercent une véritable influence sur leurs pairs ainsi que sur les membres de sa famille³⁹. Dans un contexte où les injonctions à la réalisation de soi et au bonheur jouent un rôle structurant dans la vie des individus, ces constructions narratives centrées sur l'idée de transformation de soi et de progression plaisent aux jeunes femmes qui y sont exposées car elles leur permettent d'espérer des futurs plus réjouissants. Cette dynamique est moins présente chez les femmes plus âgées. On peut faire l'hypothèse qu'avec l'avancée dans la vie, la croyance en la possibilité de trouver des voies d'amélioration a tendance à s'effriter à la fois parce que les personnes concernées perçoivent leur identité comme étant de moins en moins malléable – c'est le sens des propos d'Annie, enseignante de français à la retraite âgée de 65 ans : « je suis comme ça et c'est pas à mon âge que je vais changer » – et parce qu'elles perçoivent le temps restant à vivre comme étant trop réduit pour que des changements valent la peine – « pour le temps qui me reste, moins ça me sert plus à rien ».

Enfin, dans un dernier cas, la légitimité attribuée aux grilles de lecture mettant l'accent sur les désirs individuels est proche de celle octroyée par une autorité charismatique⁴⁰. Dans notre corpus, seulement quatre enquêtées sont concernées. D'origines sociales plus mixtes, ces femmes en viennent à considérer ces théories comme légitimes car elles les découvrent *via* une personne leur inspirant de l'admiration, vis-à-vis de laquelle elles se sentent inférieures ou en qui elles ont confiance. Amanda a par exemple été exposée au développement personnel par le biais de son meilleur ami qu'elle présente comme un « intellectuel » et Pauline a pris connaissance des analyses féministes par l'intermédiaire de son deuxième copain dont elle n'a jamais douté de l'amour qu'il lui portait ni de la bonté de ses intentions.

J : « Lui [son copain] il connaissait un peu tout ce qui était féminisme, beaucoup mieux que moi d'ailleurs. C'est lui qui m'a initiée entre guillemets. Enfin il m'a dit surtout que c'était important mon plaisir aussi, qu'il fallait pas que j'accepte n'importe quoi pour faire plaisir. C'est des notions que j'avais pas

38. Harrington (C.), « Neo-liberal Subjectivity, Self-branding and 'My Rape Story' YouTube Videos », *Critical Sociology*, 45 (7-8), 2019.

39. Pfaffendorf (J.), « Wayward Elites: From Social Reproduction to Social Restoration in a Therapeutic Boarding School », *Social Psychology Quarterly*, 82 (2), 2019.

40. Weber (M.), *Économie et société*, Paris, Poche, 1995.

du tout du tout. Mais lui oui il disait tout ça, que les femmes elles avaient tendance à dire oui alors qu'elles veulent pas mais que ça c'est le patriarcat, ce genre de choses. Pour moi c'était tout nouveau, je découvrais un monde, mais un monde trop intéressant. Et le fait que ça vienne de lui en plus ça m'a encore plus marquée. »

E : Ah oui ? Pourquoi ça t'a encore plus marquée le fait que ça vienne de lui ?

J : « Bah parce que je l'aimais donc il avait plus d'influence. Et aussi je sais qu'il voulait vraiment le mieux pour moi, enfin il disait ça vraiment pour moi. »

(Pauline, 20 ans, célibataire, étudiante en licence d'espagnol, père : employé administratif, mère : inactive)

Relativement atypique – ce sont d'habitude plutôt les femmes qui socialisent leurs conjoints au féminisme⁴¹ –, ce canal d'exposition rend suffisamment légitimes les analyses féministes pour que Pauline se les approprie.

Ces trois modes de légitimation permettent de comprendre pourquoi Hélène ne prend pas au sérieux les grilles de lecture que lui fait découvrir sa psychologue. Ses parents, issus.es de la fraction économique des classes supérieures, portent un regard très critique sur les sciences humaines et encouragent leurs enfants à s'intéresser à la biologie ou à la géologie. Il n'est d'ailleurs pas anodin que son frère et elle-même se soient tou.tes deux engagé.es dans des carrières médicales. Hélène est, de surcroît, âgée de plus de 40 ans au moment où elle commence sa thérapie et a, jusqu'alors, vécu de nombreuses années dans un incessant état de mal-être si bien que son rapport fataliste au monde s'est progressivement cristallisé pour finalement produire une posture d'inertie. Enfin, sa psychologue est loin d'incarner pour elle une figure charismatique. Celle-ci ne lui inspire ni confiance ni admiration mais suscite même plutôt chez elle du mépris.

Finalement, la majorité des femmes traversant une période de remise en question de leurs certitudes suite à l'expérience d'un choc émotionnel et étant exposées à de nouveaux cadres de perception jugés légitimes découvrent de nouvelles perspectives et portent un regard différent sur la sexualité. Cependant, l'enquête montre qu'un nombre non négligeable d'enquêtées remplissant ces deux conditions ne changent pas (ou en tout cas pas immédiatement) de représentations de la sexualité.

Configuration relationnelle et disponibilité biographique

Le cas de Julia donne à voir le rôle de la configuration relationnelle : aussi longtemps qu'elle est mariée, celle-ci reste imperméable aux lectures constructivistes de la sexualité auxquelles elle est confrontée alors même qu'elle traverse une période de questionnements et de doutes. C'est seulement après avoir

41. Jacquemart (A.), *Les hommes dans les mouvements féministes. Socio-histoire d'un engagement improbable*, Rennes, PUR, 2015.

divorcé qu'elle se montre réceptive à ces analyses inédites. De fait, l'ensemble des entretiens fait ressortir deux types de situations favorables à l'appropriation de nouveaux cadres de représentation : le célibat d'une part, le fait d'être engagée dans une relation avec un partenaire flexible du point de vue de la sexualité d'autre part.

Parmi les femmes se saisissant de nouveaux cadres de perception, nombreuses d'entre elles sont, indépendamment de leur milieu social, célibataires au moment de le faire. Pour comprendre pourquoi ce statut conjugal offre des conditions favorables au changement de perspective, on analyse les difficultés rencontrées par les femmes en couple lorsqu'elles découvrent les nouvelles grilles de lecture mettant l'accent sur le respect des besoins individuels.

Dans certains cas, les enquêtées prennent la décision d'orienter leurs conduites de façon à mettre en adéquation leurs pratiques avec leur système de représentations. Elles s'efforcent alors de dire « non » aux propositions de leur partenaire lorsqu'elles n'ont pas envie de s'engager dans un rapport sexuel. Or les réactions des conjoints sont variables. Si certains se montrent compréhensifs, d'autres se vexent ou se mettent en colère complexifiant dès lors l'expression du refus. Marlène décrit par exemple l'hostilité de son ex-mari les rares fois où elle déclinait ses avances sexuelles :

« Bah j'avais bien essayé oui mais c'était terrible, il se vexait comme un pou et après il me parlait plus pendant des jours. [...] C'est invivable, essayez de vivre avec quelqu'un qui boude et qui vous adresse plus la parole, bah c'est pas drôle, je vous le dis. »

(Marlène, 56 ans, divorcée, étudiante, père : absent, mère : infirmière)

Pour Marlène, changer de vision de la sexualité en étant en couple est donc coûteux car si elle veut agir de façon cohérente à ses convictions elle doit accepter de vivre des périodes de conflits conjugaux particulièrement intenses.

Dans d'autres cas, les enquêtées anticipent de telles réactions de la part de leur conjoint et optent pour des stratégies d'évitement. Malgré leur nouvelle vision de la sexualité, elles continuent de céder aux propositions de leurs partenaires sans en avoir envie. De telles configurations ouvrent alors sur des situations de dissonances entre pratiques et représentations, qui produisent des effets très négatifs sur l'estime que les femmes ont d'elles-mêmes. À cet égard le témoignage de Julia est particulièrement révélateur :

« Je savais au fond qu'il fallait que je dise non, que je lui tiennne tête mais j'étais faible... C'était plus facile dans un sens, il était content, on en parlait plus, c'était un problème en moins. Donc c'est pareil c'était plus facile de pas ouvrir cette boîte, et de la laisser Très honnêtement j'avais pas le courage. »

Dans cet extrait, Julia explique avoir, pendant un temps, fermé les yeux presque consciemment sur la question de la sexualité car un changement de représentations aurait impliqué de faire évoluer ses comportements (au prix d'efforts importants) ou de conserver ses anciennes conduites mais de se percevoir alors négativement, comme un être « faible ». Comme l'a déjà montré Eliza Brown⁴² dans son enquête auprès de femmes appartenant aux classes moyennes et supérieures et étant contraintes de rationaliser leur sexualité dans le but de tomber enceinte tandis qu'elles défendent une approche récréative et romantique de la sexualité, transgresser des normes auxquelles pourtant on adhère produit des effets négatifs sur l'image de soi.

Ainsi, les difficultés posées par les changements de représentations en étant en couple révèlent en creux les raisons pour lesquelles le célibat est au contraire une situation relativement propice à l'appropriation de nouvelles grilles de lecture. Un tel statut conjugal permet en effet d'adopter des comportements cohérents avec ces représentations ou de prévoir d'en adopter dans le futur en sélectionnant des partenaires avec lesquels il est ou sera possible de dire « non ».

Quelques enquêtées sont toutefois engagées dans une relation conjugale au moment où elles s'approprient de nouveaux cadres de représentations en matière de sexualité. Au sein de notre corpus, cette configuration est légèrement plus fréquente chez les jeunes. À la différence des femmes évoquées ci-dessus, celles-ci ont en commun d'avoir des partenaires faisant preuve de tolérance lorsqu'elles refusent des propositions sexuelles. C'est le cas de Camilla qui s'est emparée de la grille de lecture féministe alors qu'elle était en couple avec Boubacar :

« Il [Boubacar] m'a vachement soutenue, à me dire de toujours lui dire si j'avais pas envie, que y avait aucun souci, que c'était pas un chien et que faire des câlins ça lui allait aussi très bien. »

(Camilla, 21 ans, en couple, étudiante en sciences du langage, père : musicien, mère : musicienne)

Encouragée par son partenaire à mettre en adéquation ses conduites avec ses croyances, Camilla peut changer de représentations sans avoir à affronter conflit conjugal ou dissonance cognitive. Aussi, il apparaît que la propension à s'approprier des représentations féministes ou thérapeutiques en matière de sexualité dépend des attitudes du partenaire. Or cette bienveillance n'est pas un trait de personnalité purement individuel : elle est liée au sens assigné à la sexualité. Boubacar, un étudiant en économie de 21 ans, également interrogé en entretien, envisage essentiellement la sexualité comme une activité agréable

42. Brown (E.), « Less Like Magic, More Like a Chore: How Sex for the Purpose of Pregnancy Becomes a Third Shift for Women in Heterosexual Couples », *Sociological Forum*, 2022.

et source de plaisir. Autrement dit, la sexualité ne représente pour lui ni un enjeu identitaire crucial – il construit sa masculinité en investissant d’autres éléments tels que le sport ou les positions politiques (antiracistes) – ni un enjeu relationnel – il considère que l’intimité qu’il partage avec sa partenaire résulte principalement de leurs discussions et points communs. Les refus de Camilla ne suscitant chez son partenaire ni remise en cause identitaire ni sentiment de rejet, ils ne sont pas interprétés comme un danger et se trouvent dès lors plus faciles à accepter.

Cet article a montré qu’avec la diffusion des discours imprégnés par les savoirs féministes et thérapeutiques sur le consentement sexuel, les femmes adhérant au début de leur vie à une vision biologisante et différentialiste de la sexualité sont amenées, sous certaines conditions, à transformer leur conception de la « bonne » sexualité. Ce cas permet de tirer quelques enseignements sur le changement de référentiel normatif au niveau individuel. Le fait que les femmes se montrent réceptives à de nouveaux systèmes de représentations après avoir vécu un choc émotionnel rendant insoutenable le quotidien montre qu’il ne suffit pas de vivre de la violence symbolique pour changer de perspective mais qu’il faut aussi que celle-ci soit rendue visible et surtout problématique d’un point de vue personnel. Dans ce cas, les prises de résolution qui en découlent sont transférables d’une sphère de la vie à l’autre car les femmes raisonnent par analogies. Cela montre également que les émotions orientant les représentations (et par conséquent les conduites) individuelles et fonctionnent dès lors comme un moteur de changement social. L’enquête souligne ensuite que si les femmes ne jugent pas les grilles de lecture légitimes, la découverte de perspectives inédites ne produit pas d’effets durables – ou provoque au contraire une réaction de résistance. Elle donne alors à voir trois modes de légitimation rendant possible l’appropriation des nouveaux cadres de représentations : la formation des catégories de jugements au cours des processus de socialisation primaire, l’influence d’une personne charismatique inspirant admiration ou confiance, la crédibilité fondée sur le partage d’expériences vécues. Enfin, le fait que les femmes ne s’emparent de cadres de perception légitimant l’expression du refus que dans certaines configurations relationnelles – en étant célibataires ou engagée dans une relation avec des hommes incarnant certaines formes de masculinité – rappelle que la possibilité de mettre en adéquation pratiques et représentations⁴³ joue un rôle central car elle permet d’éviter les situations de dissonance, coûteuses en termes de représentation de soi ou intenables d’un point de vue concret.

43 Cartier (M.), Letrait (M.), Sorin (M.), « Travail domestique : des classes populaires conservatrices ? », *Travail, genre et sociétés*, 39 (1), 2018 ; Comby (J.-B.), Malier (H.), « Les classes populaires... », art. cit.

Les recherches qualitatives comme quantitatives ont eu tendance à mettre l'accent sur l'importance de la classe sociale comme variable explicative des différences en matière de représentations du genre, de la liberté individuelle et de la sexualité⁴⁴. Pourtant, de même que Wilfried Rault soulignait l'influence première du sexe et de l'appartenance générationnelle par rapport à la classe sociale sur la probabilité d'être *gayfriendly*, il semblerait que, dans le contexte post-MeToo, la classe sociale ne soit pas le principal déterminant des changements de représentations féminines de la sexualité. Si les transformations des systèmes de sens sont un peu plus fréquentes chez les femmes évoluant dans la fraction culturelle des classes moyennes et supérieures, elles touchent toutefois des femmes issues de tous les milieux sociaux. En l'occurrence, deux autres variables jouent un rôle clé : les émotions suscitées par l'expérience de la violence symbolique (et donc les dispositions émotionnelles acquises tout au long de sa vie) et la configuration relationnelle (qui est souvent liée à l'âge de la vie).

Rébecca LÉVY-GUILLAIN est doctorante en sociologie à l'Institut d'études politiques de Paris, au CRIS et à l'INED. Elle réalise une thèse sur les recompositions de la sexualité et les rapports de genre dans un contexte où les usages féministes de la catégorie du consentement sexuel se multiplient dans l'espace public. Elle a publié récemment « La fabrique du privilège du désir. Un apprentissage socialement différencié du désir sexuel au croisement du genre et de la classe », *Revue française de sociologie*, 63 (1), 2022.

MeToo or not MeToo? Sexual consent and the transformation of women's worldviews on sexuality

Abstract – In the post-MeToo context, sexual consent has gained visibility in public debates, appearing in discourses denouncing sexual violence and conveying a new model of egalitarian “good” sexuality. Based on a biographical interview study of heterosexual women aged 18 to 65 from different social backgrounds, this article looks at normative change at the individual level. It examines the conditions under which women are, in this context, led to substitute their biological and differentialist representations of sexuality, forged during their early socialization, with new constructivist reading grids influenced by feminist and therapeutic knowledge. After describing in-depth the case of four interviewees, the analysis highlights the role played by three social factors in the change of normative frame of reference: the experience of emotional shocks making visible the symbolic violence suffered, the attribution of legitimacy to the discourses carrying the new representations, and the biographical availability made possible by two relational configurations. The article thus shows that social class is not the main determinant of the transformation of individual visions of “good” sexuality since MeToo.

Keywords – sexual consent, sexuality, norms, emotional shocks, feminism, therapeutic discourse

44. Bajos (N.), Ferrand (M.), Andro (A.), « La sexualité à l'épreuve de l'égalité », in Bajos (N.), Bozon (M.), dir, *Enquête sur la sexualité en France. Pratiques, genre et santé*, Paris, La Découverte, 2008 ; Hamilton (L.), Armstrong (E), « Gendered Sexuality in Young Adulthood: Double Binds and Flawed Options », *Gender & Society*, 23 (5), 2009.